

égo contre le procédé de Son Excellence.

Ce que nous pouvons signaler de plus important des journaux de Montréal est la dispute qui s'élève entre eux au sujet de M. Lafontaine. Tous sont obligés d'avouer que ce Monsieur a pris une noble position en face du pays et, que malgré la divergence d'opinions et de principes tous confessent qu'il mérite l'estime et l'admiration de tous les partis. Ils déclarent cependant tous, en approuvant sa franchise, la droiture de ses intentions, qu'il erre, mais qu'il erre du bonne foi. Nous tenons compte au *Courrier* et autres de leur bonne foi, de cette bonne foi qu'il n'a pas toujours eue. Leur langage sur les mêmes hommes est tout différent de ce qu'il était il n'y a pas longtemps. Auparavant c'étaient des hommes sans principes, aujourd'hui ce sont des hommes honnêtes, désintéressés, tous de principes ; seulement ils sont dans l'erreur. Comme tout change selon les circonstances. Quelque bon matin le *Herald* et les autres journaux de Montréal s'éveilleront à l'idée que les Canadiens ont raison, que Sir C. Bagot, a fait un acte sublime de politique et de générosité, que Lord Sydenham, avec toutes ses ruses, toute sa perside politique n'a commis que de grossières erreurs ; puisqu'en effet un instant à suffi pour renverser cet édifice en apparence inébranlable. Ils diront que ce qui est rationnel dans sa construction ne périra pas si vite.

*Horrible naufrage.*—Le *Journal du Havre* donne de longs détails sur le naufrage du trois mats *Lionpoirina Rosa*, qui parti de Bayonne dans les premiers jours du mois dernier, pour Montévidéo, avec plus de 300 passagers, la plupart émigrants du pays lorsqu'il s'est perdu, en arrivant sur les récifs appelés les Castillos, à l'embouchure du Rio de la Plata : 231 personnes, hommes, femmes et enfants, sont péries victimes de ce sinistre. Parmi les personnes sauvées, nous remarquons le nom de Napoléon Duchesnois, médecin du bâtiment, et ceux de plusieurs religieuses espagnoles. Nous croyons que ce M. Duchesnois est un jeune médecin Canadien, émigré pendant nos troubles. Il se dévoua généreusement avec le capitaine, le lieutenant, un novice et un mousse, au salut des passagers, après que tout le reste de l'équipage eut lâchement abandonné son poste.

*Idem.*

Nous aurions dû annoncer plus tôt le retour au Canada de l'honorable M. JOHN FRASER de cette ville, qui se trouvait au nombre des passagers sur le steamer *Unicorn*, arrivé dans notre rade le 20 de ce mois. La rapidité des communications, tant par le moyen des bateaux à vapeur (ces messagers ailés) que par le chemin de fer qui sont déjà très nombreux en Europe, est telle, que M. Fraser dans le court espace de onze mois et demi a pu visiter plusieurs points de la Palestine et de la Syrie, outre diverses parties de l'Europe, ainsi qu'on va le voir par un précis de son voyage.

M. Fraser laissa Québec le 2 novembre dernier, faisant route par les Etats-Unis pour l'Angleterre où il est arrivé après vingt-et-un jours de passage. Le 2 janvier, il laissa l'Angleterre pour Alexandrie, où il arriva le 19. Ayant trouvé des compagnons de voyage, il holisa une petite selouque grecque pour se rendre au Caire. Arrivé en cet endroit après les préparatifs nécessaires pour se munir de guides, dromadaires et chevaux, il laissa le Caire le 8 février, et passant par le désert de El Arich, se rendit heureusement à Jérusalem le 21. Après un séjour d'une semaine dans la cité sainte, pendant laquelle M. Fraser fut logé au couvent des moines latins, il visita à plusieurs reprises le saint sépulchre ainsi que les autres lieux rendus si célèbres par les grands événements qui s'y sont passés. En se rendant à St.-Jean d'Acre, il visita Jéricho, le Jourdain, la Mer-Morte, et Nazareth. Laissant la Palestine, il se rendit à Beyrouth en Syrie, d'où il traversa la Méditerranée pour se rendre à Smyrne, après avoir visité l'île de Rhodes, et de suite arriva à Constantinople le 18 mars.

Dans cette belle capitale de la Turquie M. Fraser séjournait pendant plusieurs semaines ; il en partit le 17 mars pour aller à Athènes, visitant aussi les autres villes principales de la Grèce. Remontant ensuite la Mer Adriatique, il s'est rendu à Trieste en Autriche, et de là s'est dirigé sur Vienne, visitant successivement Prague, Dresde, Leipzig, Berlin, Francfort, Cologne, etc., et traversant la Belgique, s'est rendu à Ostende, et de là à Londres où il est arrivé à la fin d'août dernier.

A son arrivée à Londres, les directeurs et les actionnaires de la Banque de Québec, par l'entremise de leur agent, ont présenté à M. Fraser une superbe tabatière d'or, incrustée de pierres d'un grand prix, et d'un travail admirable, comme un témoignage des services rendus par M. Fraser à cette institution comme son président depuis plusieurs années.

Nous avons le plaisir d'apprendre que M. Fraser, au grand contentement de ses amis, est revenu de ses voyages en bonne santé, apportant avec lui plusieurs objets de vénération qu'il s'est procurés à Jérusalem, et dont il a fait des cadeaux à plusieurs des communautés religieuses de cette ville.

*Gazette de Québec.*

#### FRANCE.

—Tout le monde comprend que le traité entre l'Angleterre et les Etats-Unis tue le droit de visite.

“D'après un journal belge, les deux nations ne surveilleront la répression de la traite que sous leur propre pavillon. On peut dire que le droit de visite est maintenant tombé dans l'eau. L'Angleterre ne pourra pas exiger de la France, de la Prusse et de l'Autriche, qui se sont plus ou moins engagées dans la question du droit de visite, ce qu'elle a positivement abandonné dans son traité avec l'Union.”

Ainsi, ce n'est pas seulement le droit de visite, tel qu'il est stipulé au dernier traité de 1841, qui doit tomber, selon ce journal : ce sont les traités an-

tiéurs, et, pour nous, ceux de 1831 et 1833. M. Guizot voudrait-il pousser jusqu'à la pratique la conclusion naturelle du traité anglo-américain ?

*Journal des V. et des Campagnes.*

#### ANGLETERRE.

Un conseil privé devait être tenu le 27 sept. à Windsor ; on y devait convenir d'une proclamation pour proroger le parlement anglais du 6 octobre à une époque plus reculée.

—Dans les districts manufacturiers d'Angleterre, les ouvriers reprennent partiellement leurs travaux. La famine, dit un journal, les met à la disposition des fabricans.

Pendant son voyage d'Ecosse, la reine Victoire a promis qu'elle ferait tout son possible pour mettre à la mode les tartans écossais ; elle tient parole ; depuis son retour à Windsor, elle n'a cessé de porter dans sa toilette quelque tartan. Le prince de Galles et la princesse royale, quand ils sortent, sont également assublés de tartans. Les dames d'honneur et les personnes de la maison de la reine, pour imiter l'exemple de la souveraine, se mettent également à porter des tartans.

—Le *Morning Chronicle*, rapporte que le marquis de Breadalbane a fait empailler, par un naturaliste d'Edimbourg, plusieurs oiseaux tués sur ses terres par le prince Albert. Ce que c'est que l'esprit de courtisanerie !

On évalue à 60,000 liv. st. (1,500,000 fr.) la somme que ce noble marquis a dépensée pour fêter S. M. ; c'est plus d'une année de ses revenus, qui s'élèvent à 45,000 liv. st.

—Lorsque S. M. Victoire se trouvait au château de Taymouth, les pensionnaires de l'hospice des aveugles de Glasgow lui ont fait remettre en cadeau un coussin de soie à franges pour un sopha. A ce coussin étaient joints plusieurs autres échantillons du talent des aveugles, ainsi qu'une jolie petite raquette pour le prince de Galles. La reine a admiré le talent de ces malheureux et a chargé lady Belhaven de remettre de sa part 10 liv. sterl. (250 fr.) à l'hospice.

—Quatre beaux chevaux espagnols sont arrivés ces jours-ci à Windsor ; ce sont des présents de la jeune Isabelle d'Espagne à la reine Victoire, qui en a choisi deux pour elle, et a offert les deux autres à son mari.

#### BIOGRAPHIE.

##### M. BERRYER.

Nous emprunterons, dans cette notice sur Mr. Berryer, les détails biographiques proprement dits, à un ouvrage qui nous a paru réunir toutes les conditions d'indépendance et d'équité. Quant à l'appréciation de l'auteur, nous laisserons parler un de nos plus éloquents publicistes, M. de Cormenin, qui nous a donné l'esquisse si spirituelle, si originale et si vraie de nos principaux orateurs politiques.

M. Berryer (Pierre-Antoine) naquit à Paris, le 4 janvier 1790. Sa première jeunesse s'écoula au sein de sa famille ; mais dès que les jours orageux de la tourmente révolutionnaire furent passés, il quitta la maison paternelle, et fut envoyé au Collège de Juilly, où il reçut une éducation religieuse. Cette éducation première a été si puissante sur son esprit, que le matérialisme des affaires n'a jamais pu ébranler sa foi catholique, et qu'il prit même, au sortir du collège, la ferme résolution d'entrer dans un séminaire et d'embrasser la carrière ecclésiastique. L'autorité de son père et les conseils d'un prêtre respectable le détournèrent de cette voie.

Indépendamment de la science du droit et de la procédure, dans laquelle M. Berryer fut savamment dirigé par la tendresse éclairée de son père, il étudia sous des maîtres habiles la botanique, la minéralogie, la physique, la mécanique, l'anatomie comparée ; il suivit aussi les cours de rhétorique et d'éloquence auxquels il était possible d'assister ; c'est ainsi qu'il apprit à la fois les sciences, la philosophie, la littérature et la poésie ; car il faisait des vers comme tous les jeunes gens de son âge, et tenta même quelques essais dramatiques qui n'ont jamais vu le jour. Enfin il se livra exclusivement à l'étude du droit et à la carrière du barreau.

Les débuts de M. Berryer au barreau eurent lieu en novembre 1814 ; ils furent marqués par de beaux triomphes. Il se distingua surtout par son aptitude dans les causes commerciales, et par sa connaissance profonde des affaires, à laquelle il joignait une facilité peu commune pour la réplique, et une argumentation logique et nerveuse qu'il placera au premier rang parmi ses collègues, dès ses premiers pas dans la carrière.

M. Berryer assista son père et M. Dupin dans le procès du maréchal Ney ; il avait même d'abord été convenu qu'il répliquerait à M. Bellart.

M. Berryer défendit d'autres grandes causes politiques. Il prit la défense du maréchal-le-camp baron Debelle ; le procès du général Cambronne fournit à M. Berryer une occasion solennelle de faire éclater son éloquence ; il obtint un magnifique succès dans cette grande affaire : le conseil de guerre déchargea le général Cambronne des accusations qu'on avait soulevées contre lui, et ordonna sa mise en liberté vingt-quatre heures après le jugement, conformément au décret voulu par la loi.

M. Berryer plaide si bien, et son éloquence est si entraînante, qu'il lui est souvent arrivé de gagner non-seulement l'estime et l'amitié, mais encore la clientèle de sa partie adverse. Il plaide en 1819 pour M. Seguin contre M. Ouvard, quand ce dernier vint lui faire compliment et le prier de vouloir bien se charger de ses affaires.

—Mais je plaide contre vous, dit M. Berryer.

—Oui, dans cette affaire, lui répondit M. Ouvard ; mais j'en ai d'autres,